

LITTÉRATURE ITALIENNE Le «Zibaldone» est traduit dans son intégralité

L'Odyssée immobile de Giacomo Leopardi

ZIBALDONE
de Giacomo Leopardi
traduit de l'italien
par Bertrand Schefer

Éditions Allia, 2396 p., 40 €.

Il était une fois l'histoire d'un jeune garçon qui vivait dans un palais d'Italie, éloigné de toute agitation, livré à une solitude entière et sous l'œil sévère de ses parents. Il s'appelait Giacomo Leopardi, il était né en 1798 à Recanati, petite ville des Marches, non loin de l'Adriatique et il allait devenir le plus grand écrivain de langue italienne du XIX^e siècle, peut-être aussi le plus malheureux, certainement le plus intelligent.

La vie de Giacomo Leopardi pourrait se résumer de la sorte, l'histoire d'un enfermement et de sa sortie au grand jour. Quel grand jour? Celui des livres, il y en avait plus de dix mille dans la bibliothèque de son père, le comte Monaldo, auquel son fils eût pu écrire cette lettre fameuse que Kafka écrivit à son propre père. Un tyran, un monstre, une sorte d'ennemi opaque que son fils va pourtant traverser pour ainsi dire de l'intérieur. On a du mal à imaginer quel fut le drame de cette existence qui toucha Sainte-Beuve (il y a plus d'un point commun entre les deux hommes, en particulier ce goût de l'étude infinie, volupté de solitaire), achevée, trente-neuf ans plus tard, à Naples, dans la misère et la déchéance physique.

Leopardi, c'est l'oiseau impossible qui, faute de pouvoir s'élancer à l'air libre, choisit de s'enfoncer dans la grande forêt des livres et de s'y perdre. Il existe une trace de cette perdition: les deux mille cinq cents pages de ce *Zibaldone*, traduit pour la première fois au monde dans son intégralité. *Zibaldone* veut dire en italien quelque chose comme «brouillon», un machin monstrueux, une odyssée de lecture à travers la multitude des mots. Léopard voyageur immobile du langage: ce n'est pas de la philosophie, ce n'est pas de la morale ni de la critique littéraire, c'est autre chose. Quoi? Une mer, un océan

Lire Leopardi

■ Les excellentes Éditions Allia ont édité, depuis dix ans, de nombreux textes courts, parfois extraits du *Zibaldone*, parmi lesquels: *Le Massacre des illusions*, *La Théorie du plaisir*, *Théorie des arts et des lettres*, *Tout est rien*. *Anthologie du Zibaldone*, *Huit œuvres morales*, *Pensées*, *Petites œuvres morales*, *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*, *Journal du premier amour*... À signaler aussi, aux Éditions José Corti, *Mémoires de ma vie*, et chez Rivages, coll. «Petite Bibliothèque», *Philosophie pratique*.

■ Le volume des *Chants* («*Canti*») regroupe la totalité de l'œuvre poétique de Leopardi. À lire en version intégrale chez Aubier, dans une traduction de Michel Orcel (330 p., 20,58 €), ou sous forme d'extraits dans le volume *Canti* de la collection «Poésie-Gallimard», traduit notamment par Philippe Jaccottet (264 p., 7,35 €).



HARLINGUE/ROGER VIOLLET

Giacomo Leopardi est également le magnifique poète des *Canti*.

de phrases, une sorte de journal de bord qui, parallèlement à une activité littéraire et poétique ininterrompue, serait tenu par l'insecte familier de l'ombre poussiéreuse où dorment les mots des anciens.

Le jeune Leopardi, tonsuré à 12 ans, savait déjà traduire du grec et du latin (une traduction de *L'Art poétique* d'Horace, parmi d'autres menus exercices de ce genre), rédigeant lui-même des traités, des livres d'histoire comme cette *Histoire de l'astronomie des origines à 1811* qui vaudrait à elle seule le déplacement. C'est un ancien

prêtre alsacien, un certain Vogel, chanoine de la cathédrale de Recanati, qui lui conseille en 1809 d'entreprendre un *zibaldone*: ce bon chanoine se doutait-il de la forme que cela prendrait au fil des années? On peut en douter.

Le jeune tonsuré prendra peu à peu ses aises vis-à-vis de la sphère religieuse, la littérature devenant son espace de prédilection, un territoire libre, sans frontières. Difficile, là encore, de ne pas penser à Kafka: un sauvage raffiné, construisant peu à peu, au sein même de sa prison familiale, une forteresse invisi-

ble de mots, un château à l'intérieur du château.

Est-ce un enfant? Est-ce un monstre? Il y a des deux dans ce corps déformé par la lecture, à demi-aveugle, raillé dans la rue par les enfants qui se moquent de sa bosse... Cependant, il parvient à se faire lire, on s'intéresse à lui, on lui propose par exemple de collaborer à une édition des œuvres complètes de Cicéron, et surtout, le milieu littéraire italien de l'époque reconnaît son génie tout en le tenant à distance – hypocrisie habituelle...

Rien de tout cela ne suffira pourtant à donner à Leopardi la possibilité de l'envol véritable. Ce

La littérature est devenue l'espace de prédilection de Leopardi, un territoire libre, sans frontières.

ne sont que projets avortés, esquisses de voyages suivies de retour à Recanati... Mondanités maladroitement passées, passions amoureuses

improbables, évasions ratées... Il séjourne six mois à Rome en 1832 avec son ami Ranièri, puis c'est l'installation à Naples en 1834, un endroit où il semble que la vie pourrait lui être enfin agréable.

Il a écrit le dernier mot de son *Zibaldone*, le 4 décembre 1832, il a même pu se mettre d'accord avec un éditeur pour la publication de ses œuvres, sa santé semble s'améliorer. Naples sera pourtant le tombeau de ce solitaire, se protégeant du choléra dans un appartement où il ne se nourrit plus que de sorbets, laissant deux derniers poèmes écrits au pied du Vésuve. Il meurt le 5 juillet 1837, confiant son ami Paolo Toschi: «Le pauvre Leopardi a quitté ce monde qui n'était pas digne de lui.» Le dernier mot sera pour saluer l'exploit de cette traduction réalisée par Bertrand Schefer, au terme de six années leopardiennes. On reste ébahi, émerveillé devant un tel travail. Que cela soit encore possible aujourd'hui est certainement la meilleure nouvelle de cette saison littéraire.

MICHEL CRÉPU

12 €; *Sur Leopardi*, de Giuseppe Ungaretti, Fata Morgana, 66 p., 12 €; *Keats et Leopardi*, d'Yves Bonnefoy, Mercure de France, 64 p., 11,43 €.

■ «Leopardi symboliserait – s'il fallait lui donner une valeur représentative – le tourment de toute une époque qui, ayant perdu ses croyances anciennes, et n'en ayant pas trouvé de nouvelles, éprouve l'angoisse du néant; et ses malheurs personnels rendant son cas particulièrement douloureux, il a trouvé l'expression la plus tragique de cette angoisse.» Paul Hazard. «Notre âge a compté d'autres poètes et peintres du désespoir [...]. Mais Leopardi garde en lui ce trait distinctif qu'il était né pour être positivement un Ancien, [...] et cela sans déclamation aucune et par la force même de sa nature.» Sainte-Beuve.